

LIVRES / POÉSIES

Savitzkaya, jamais seule en Seine Paris sous un flot de sensations

Par **ÉRIC LORENT**

Avant, vers 1830, Hégésippe Moreau était un poète de Provins, ville médiévale proche de Paris (sa tour César, son prieuré, ses caves et sa présence de Jeanne d'Arc). Il était imprimeur chez Didot, appelé son amoureux «ma sœur» et fit la révolution de Juillet. Maintenant, il arpente Paris, croise un carrousel dans un parc, défiler les animaux du monde. Le parfum du pommier en fleur lui parvient lentement à travers le feuillage du cerisier rampant.

Il n'est pas le seul personnage de ce recueil de proses. On croise aussi Matoub Lounès, musicien algérien et militant assassiné, le poète romain Benjamin Fondane, mort à Auschwitz, ou encore Nicolas Kozakis, plasticien belge et ami de Savitzkaya – plus quelques révoltes : «Nous voulons du blé, crient et chantent les femmes et les hommes marchant sur les quais» – Sous ce «tu» du titre, sous différents incantations assurément poétiques. On penserait volontiers, par la forme, au *Spéelen* de Paris de Baudeleine et à la flânerie, si le principe de *Fou de Paris* n'était le contraire : non pas la révélation d'une ville quotidienne, mais plutôt son voilement sous un flot de sensations et de réveries historiques (le «*vous aux dictionnaires*» de la page 96 y est-il pour quelque chose ?).

Le mot «bièvre» est l'ouverture du livre : s'il y désigne un type de castor, c'est aussi le nom d'une rivière qui coule sous la capitale, et aboutit la dernière partie à l'air libre fut recouverte en 1908 pour faire de la Seine. Aussi bien sommes-nous ici plantés dans l'évocation souterraine, le champ magnétique, comme si chacun des textes marchait avec les autres vers un même patchwork démocratique et fantasmagorique, conspiration vers une reconfiguration totale du réel : «*On dit que la lézarde qui passe sous la cité grandit chaque nuit de quelques centimètres*». Le texte lui-même est loin d'être félicé. C'est une symphonie presque hyperesthétique, un réalisme flaubertien en fusion corsicane, qui déborde et caresse à la fois : «*Des mains nerveuses tident des drôles chatoyantes et d'autres mains sensibles touchent des tissus enflammés dont seule une oreille attentive peut capter l'incessant crépitement*».

Eugène Savitzkaya, né à Liège en 1955, ami d'Élève Guibert et d'un temps affilié au «nouveau nouveau roman» de Minuit, avait déjà publié son œuvre d'un *Fou civil* (Fleuve éditions, 1999) et d'un *Fou trap poëti* (Minuit, 2005). Dans le premier, le narrateur était un merle bête engagé «contre la pesanteur [...] un fou d'une grande civilité aimant la plaisanterie qui fait long feu». Le second, plus ouvertement autobiographique, était «*trap poëti*». Il s'échavala sur une «*travaillieuse*» (une boîte à ouvrage) contenant un trésor. On retrouve cette «*travaillieuse*» précieuse ici, mais «*ayant porté dans son ventre cinq garçons plus irritants les uns que les autres*». Elle s'est faite nombreuse et humaine, souffrante. La fille a essayé, et la politesse a laissé place au politique, qui lui n'est jamais «*travaillieux*».

EUGÈNE SAVITZKAYA
FOU DE PARIS
Minuit, 144 pp., 17 € (ebook : 10,99 €)

**JEANNE MASCOLO
DE FILIPPO
ALEXANDRA DAVID-NEEL**
Paulsen, 304 pp., 8,90 €



«A vrai dire, j'ai le "mal du pays" pour un pays qui n'est pas le mien. Les steppe, les solitudes, les neiges éternelles et le grand ciel clair de "là haut" me hantent !... Pays qui semble appartenir à un autre monde, pays de titans et de dieux.»

Eux autres Dans une communauté étrange et poétique, avec Debora Levvy

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**

«**J**e les ai observés longuement, et sous toutes les coutures. Leur corps, leurs paroles, leurs gestes. En pleine lumière et dans l'obscurité totale. Sur des écrans, à travers des vitres, à la surface des miroirs. Tout ce que je pouvais voir, entendre, sentir.» La *Version* fait penser à un traité d'anthropologie ou aux récits de voyages du XVIII^e siècle. Dans un lieu inconnu, la narratrice dit avoir passé «longtemps à regarder une mystérieuse communauté et tente de nous la décrire. Dès les premières pages, cette recension procure un sentiment d'étrangeté. Certes c'est un peuple inconnu, dans un endroit indéterminé, mais elle donne peu d'autres éléments concrets permettant de se raccrocher. Il n'y a pas de saisons, il pleut à intervalles réguliers et les températures oscillent entre 28 et 32 degrés.

Fondations. Un des premiers rites qu'elle relate est, que de l'aube au crépuscule, un individu en suit un autre «dans le but de recueillir chacun de ses mouvements». On songe aux coutumes d'une tribu oubliée, ou encore à la science-fiction, qui imagine souvent des mondes habités par des humains ou pas, aux comportements et aux organisations différents du nôtre. Mais dans ce dernier cas, le contrat avec le lecteur est tacite : j'ai créé un univers loin du vôtre, voici quelles sont ses fondations. Le passeport suppose un décryptage clair, pour permettre de s'engager dans l'intrigue. Le premier roman de Debora Levvy, architecte par ailleurs, n'est pas cela. Sa narratrice décrit ce qu'elle voit, mais rien ne fait écho à quelque chose de maîtrisé, ni n'éclaire véritablement les raisons d'être de cette société (mais «société» n'est pas pour elle le bon terme). Sans logique, on perd pied. Sans éléments de comparaison, on n'a pas les mots.

Le langage lui fait elle-même défaut. Comment traduire ce qui n'existe pas pour nous. *Par contre, au bout d'un temps, j'ai compris qu'ils ne manifestaient aucun intérêt pour les choses qui ne sont pas susceptibles de produire des effets opposés selon la façon dont elles sont utilisées, de leur "posologie", diraient-ils peut-être parlant notre langage.* L'Observatrice se sert de périphrases pour cerner le sens d'une action ou d'une attitude qui se déroule devant ses yeux. «*On pourrait dire que ça réle-*



Dans le Dakota du Nord en 1908. PHOTO HERITAGE IMAGES. GETTY IMAGES

vait du "privé", mais ils n'avaient dans leur langue aucun équivalent de ce mot», dit-elle encore plus loin. On ne la croit pas ? «*Entendons-nous bien, rien de ce que je raconte n'est métaphorique.*» Ni symbolique. Ni pour faire beau. Sa narratrice apparaît à la fois en dedans et en dehors, empathique de ce peuple et impliquée dans le récit qu'elle en fait pour un autre, en étant le plus juste possible. C'est un peu comme d'être perdu

en forêt, sans boussole. On veut s'grapper au moindre signe familier, mais tout se dérobe.

Objets «ravissants» Pour cette communauté, le rapport au temps ne s'inscrit que dans le présent, aucune notion de calendriers ou de «programme». Ces individus fabriquent de grands objets pour «altérer les propriétés locales des lieux», des «agencements de matières» de petits objets «ravissants» déposés dans un petit coffre qu'ils portent «en permanence avec eux» (loin de toute idée de possession). Ils ne portent pas de prénoms fixes, et ceux-ci sont décidés par les autres ; l'identité, comme l'individualité ou les hiérarchies, sont insignifiantes, «le caractère primaire est la métamorphose». On avance petit à petit, en sentant que ce peuple a banni ce qui nous pèse parfois, la propriété, la célérité, l'égoïsme, la réalisation, l'obsession du futur. Leur manière de vivre donne «l'impression d'une abandon frugale». Le roman initiatique circule sur une créte onirique, presque surréaliste. Pas une fable, ni une utopie, plutôt une étonnante performance. ▶

Un des premiers rites que relate la narratrice, est que de l'aube au crépuscule, un individu en suit un autre «dans le but de recueillir chacun de ses mouvements». On songe aux coutumes d'une tribu oubliée, ou encore à la science-fiction.

DEBORA LEVY
LA VERSION Allia, 128 pp., 12 €.